

LE JOURNAL DES ETUDIANTS

PARAISANT LE SAMEDI

Rédigé en Collaboration.

JOSEPH BEAULIEU - Directeur
Bureau: UNIVERSITÉ LAVAL.

ABONNEMENT - \$1.00 L'AN.

" " " 0.75 SIX MOIS.

PAYABLE D'AVANCE.

Annonces tarifées par contrats spéciaux

Toutes correspondances concernant l'administration et la rédaction doivent être adressées comme suit :

LE JOURNAL DES ETUDIANTS.

Boîte 2187, B. P.,

Montréal, Canada.

MONTREAL, 16 NOVEMBRE '95

PARLONS FRANCAIS

Dans son " Histoire de la littérature française hors de France, " (ouvrage récemment publié en Suisse), M. Virgile Rossel, après avoir légèrement persiflé l'un de ces bons amis de France qui nous bombardent en fait de langage, héritiers directs des grands maîtres du dix-septième siècle, conclut d'un seul trait : " La vérité pure est que la langue est corrompue. "

Ainsi, voilà un auteur français et des plus considérables, paraît-il, qui, à bout de précautions oratoires et d'euphémismes délicats, a le courage et la sincérité de nous dire crûment sa façon de penser.

Prenez-en note, et ayons à notre tour le courage et l'intelligence d'en faire notre bénéfice. Notre langue est corrompue, c'est ce que nous dit un homme compétent.

Le spectacle des expressions, des phrases, des paragraphes entiers, non-seulement anti-français et barbares, mais absolument incompréhensibles et indéfinissables, qui s'impriment tous les jours dans nos journaux et se voient également dans bon nombre de brochures de circonstance, le jargon qui se parle en public comme dans les conversations entre particuliers, tout, en un mot, nous démontre que l'écrivain français a raison. Notre langue est en train de devenir—pour emprunter les paroles d'un publiciste canadien—" absolument méconnaissable, détestable, ridicule, grossière et saugrenue. "

Le temps n'est-il pas venu, et ne presse-t-il pas de mettre un terme au galimatias qui nous envahit ? Allons-nous nous complaire encore à parler, sous la dénomination trompeuse de français, un anglais travesti, corrompu, une forme interlope, également étrangère à la nature des deux langues ?

— Hélas ! les Canadiens sont incorrigibles. Ils ont une horreur pour ainsi dire instinctive du bon langage ; il leur faut ou horriblement mal parler ou bien passer leur temps à parler dans les *tiâtes*, ce qui fait qu'ils sont ou intelligibles ou ridicules. Il ne s'agit point ici, vous le comprenez aisément, de la classe des gens véritablement instruits, mais de ceux qui croient appartenir à cette classe, des gens de profession qui n'ont de profession que le nom et qui sont aussi igno-

rants que des charrues, qui introduisent les plus grotesques barbarismes dans le langage officiel ou judiciaire

Cherchez à faire des représentations à ces individus-là : vous les verrez se rengorger et nous répondre : " Qu'est-ce que vous nous chantez-là ? C'est la langue du grand siècle qu'on retrouve chez nous, la langue telle qu'on la parlait du temps de Corneille et de Racine ! ! "

Et ainsi de suite.

M. Fréchette signale la phrase suivante qu'il prétend avoir lu dans un journal de Montréal : " On remarque beaucoup que Sarah Bernhardt prononce le français absolument comme les Canadiens. "

N'est-ce pas qu'elle est bonne celle-là ? Nous sommes infectés par l'anglicisme ; " l'anglicisme, dit Buies, nous déborde, nous inonde, nous défigure et nous dénature. " Nous sommes tellement habitués au mélange des deux langues, française et anglaise, que nous ne faisons plus de différence et que nous ne reconnaissons plus le caractère, la nature propre de chacune d'elles.

" Le nombre des expressions dont nous nous servons, écrit encore Buies, des tours de phrase que nous employons, qui sont purement anglais, et que nous croyons français parce que les mots qui les composent sont français, parce que nous appliquons aux mots des terminaisons françaises et que nous soumettons les phrases, par une traduction littérale, à de véritables contorsions, à des constructions dont le sens comme l'origine échappent à ceux qui ne connaissent que le français pur, est... effrayant. "

Eh bien ! il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'en finir avec ce baragouin *anglo-gallo-canadien*, de nous corriger par la lecture des maîtres et l'étude sérieuse d'une langue que nous avons pour mission, non-seulement de conserver, mais en core de propager sur ce vaste continent américain qui nous appartient tout autant, sinon plus, qu'aux autres races. Sur ce continent en quelque sorte illimité, nous nous développons comme élément national distinct. Il convient qu'à ce développement physique et numérique correspondent la correction et la pureté de notre langue.

Et qu'à ce propos, il me soit permis de vous citer quelque chose de M. Routhier. Le passage est un peu long, mais je ne l'en crois pas moins digne de votre bienveillante attention.

" Qu'admire-t-on le plus dans l'homme ? se demande l'éminent juge. Ce ne sont pas ses pieds, ni ses bras, ni son tronc. Tout l'homme est dans sa tête, dans ce siège de son âme qui en reflète les sentiments, et surtout dans ce verbe qui en exprime les pensées : " *os sublime*, dit le poète.

" Or, il en est de même d'un peuple. Ce qu'en admire le plus en lui, c'est sa physionomie intellectuelle, c'est le miroir de son âme où se reflètent ses idées. C'est son verbe qui les exprime,

c'est-à-dire, sa littérature. Et n'oublions pas que le verbe humain participe dans une certaine mesure de la puissance du verbe divin ; il n'en est qu'un écho affaibli, mais il a quelque chose de sa force créatrice.

" Si donc nous voulons devenir un peuple qui commande l'admiration, il faut rendre fort et glorieux ce verbe que nous avons reçu de la France, et qui est à la fois le signe, la marque et l'élément de notre vitalité.

" O jeunes gens, sans doute, vous avez vu quelquefois mourir un homme ? Quand sa langue s'est embarrassée et ne pouvait plus accentuer les mots, vous avez dit : " Il n'en a pas pour longtemps ; et quand il a perdu tout à fait la parole, vous avez conclu que le souffle même de la vie allait bien tôt lui manquer.

" Eh bien ! il en est de même d'un peuple. Quand sa langue se paralyse, quand sa mémoire ingrate en oublie les patriotiques accents, quand son verbe ne se fait plus entendre pour célébrer ses gloires et revendiquer ses droits, c'est qu'il est en danger de mort.

" Travaillons donc à le rendre plus sonore et plus harmonieux, plus puissant et plus admiré, ce verbe qui a fait la grandeur de notre première mère-patrie, et qui fait encore la gloire de la civilisation chrétienne.

" Que les que soient les épreuves de l'avenir, ne faisons pas comme les enfants d'Israël qui, captifs aux bords des fleuves de Babylone, suspendaient leurs lyes aux branches des arbres et pleuraient. Chantons plutôt aux étrangers les hymnes de la patrie, racontons-en les glorieuses histoires et apprenons-leur à respecter le sang qui coule dans nos veines, et la langue que la Providence nous a donnée pour manifester nos sentiments et nos pensées.

" Et s'il se rencontre dans notre pays des gens qui travaillent à fusionner les races, et qui rêvent de voir toute l'humanité, parlant la même langue, ayant les mêmes coutumes, régie par les mêmes institutions démocratiques, traitons-les comme des ennemis de notre nationalité.

" Si un tel rêve se réalisait, ce ne serait pas seulement notre anéantissement national ; mais les savants, n'auraient plus à discuter la question de savoir comment viendra la fin du monde, si ce sera par le feu ou par le froid ; car c'est d'ennui que le monde mourrait !..

JEAN DE LAVAL.

M. J. H. Loranger, E.E.D., est autorisé à prendre des annonces et abonnements pour LE JOURNAL DES ETUDIANTS.

L'avare cherche le sac.
Le promoteur cherche le soc.
Le chroniqueur cherche le sic.
Le laboureur cherche le soc.
Le gourmet cherche le suc.

NECROLOGIE

Mercredi, le 7 courant, est décédé à sa résidence, 203 rue Cadieux, le Dr Alfred Savard. Quoique âgé de trente-sept ans seulement, Dieu l'a rappelé à lui après une courte agonie. Le Docteur a succombé à une de ces cruelles affections du cerveau qui ne pardonnent jamais, une méningite cérébro-spinale. Le Dr A. Savard est né à St-Eustache en 1858, où il passa les premières années de sa vie. A l'âge de 13 ans il entra au Collège de Ste-Thérèse pour y poursuivre son cours classique. Dès ses premières années à l'école, il se fit remarquer par ses supérieurs et ses confrères, grâce aux talents et à la bonne conduite qui le distinguaient. Sorti du collège au printemps 1879, il entra, dans l'automne, à l'Université Victoria pour y étudier la médecine. Après deux années passées dans cette institution, il entra à l'Université Laval où il fut admis à la pratique, avec grande distinction au printemps de 1881. Après quelques mois de vacances que nécessitait sa santé, il alla s'établir à St-Lin où il se fit aimer et respecter par tous ceux qui l'ont connu. Un an après son arrivée dans cette paroisse, il épousa la fille aînée de M. H. Hurteau, alors député de l'Assomption, aujourd'hui l'un des premiers employés du bureau d'immigration de Montréal. Après 3 ans de séjour à St-Lin, poussé par une noble ambition, ne trouvant pas cette modeste paroisse un champ assez vaste pour ses opérations, il transporta ses pénates dans la grande capitale du Canada, Ottawa. — Dès son arrivée il reçut plus d'encouragement qu'il était possible d'en espérer.

L'année qui suivit son installation à Ottawa, il se porta candidat à l'échevinat ; sur la demande de ses compatriotes, il fut élu par une écrasante majorité. C'est alors qu'il se revêtit canadien-français jusque dans l'âme. En effet, malgré les protestations du maire d'alors et des échevins, il prononça le premier discours français qui fut prononcé au Conseil de Ville d'Ottawa ; on peut dire que c'est de là que date l'usage de la langue française, dans les débats municipaux de la capitale. Au milieu de ses succès il fut cruellement frappé, son épouse mourut, laissant outre son mari, un petit orphelin pour pleurer sa perte. Un an plus tard, il épousa la seconde fille de M. Hurteau et revint se fixer à Montréal sur la rue Cadieux où il a demeuré jusque à sa mort. Il a occupé l'an dernier la charge de professeur d'anatomie à l'Université Laval où il s'est acquis l'estime de tous les étudiants. Ses funérailles ont eu lieu samedi dernier au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Les porteurs du coin du poêle étaient MM. les Docteurs Lamarche, Fard, Déry, Chartier, M. le notaire Mainville et C. Marcié du *Star*. On remarquait dans la foule plusieurs médecins et étudiants en médecine. L'inhumation a eu lieu à St-Eustache. Malgré la température tout-à-fait désagréable, la foule se pressait dans l'église, voulait ainsi exprimer le sincère attachement de la paroisse toute entière pour le défunt et lui payer son dernier tribut d'hommage et de sympathies. L'église, magnifiquement drapée de noir, rendait le service des plus imposants. L'hon. Dr Marcié, oncle du défunt, tenait l'orgue, et la messe des morts a été très bien exécutée par le chœur de la paroisse. Nous prions la famille d'accepter nos sympathies les plus sincères dans le malheur qui la frappe.